

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X		
		12X		16X		20X		24X		28X		32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DRAMES INCONNUS

#### PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

#### III.

— Quelles sont ces personnes ? répéta-t-il anxieusement au domestique dès qu'il se retrouva à son côté, marchant derrière le corbillard qui se dirigeait vers le cimetière.

— Je supplie monsieur de ne me laisser commencer mon service près de lui que quand j'en aurai tout à fait fini avec mon premier maître. Aussitôt rentrés à la maison, je serai tout à la disposition de monsieur.

Paul comprit qu'il n'ébranlerait pas la maniaque volonté du bonhomme et il n'insista plus.

Deux heures après, ils étaient de retour à la rue de la Victoire.

En arrivant à la porte de l'appartement, le premier soin de Bourguignon fut de consulter le scellé qu'il avait posé au départ.

— Eh ! eh ! fit-il narquoisement, j'avais bien raison de croire que que qu'un viendrait nous visiter pendant notre absence. Tenez, monsieur, voyez plutôt.

Et du doigt il désignait le cheveu qui, maintenant, ne tenait plus qu'à une seule boulette de cire. La porte, en s'ouvrant, avait détaché le mince scellé qui la réunissait au montant.

Mais le jeune homme, depuis deux heures, avait trop rongé son impatience pour ne pas la satisfaire avant de prêter attention à ce nouveau fait.

— Enfin, s'écria-t-il dès qu'ils furent entrés, consentiras-tu à me livrer ces noms que je te demande ?

— Tout aux ordres de monsieur. La jeune fille se nomme M<sup>lle</sup> B'anche d'Armangis.

Ce nom n'apprenait rien à Paul.

— Et l'homme ?

— C'est M. le comte de Valnac.

— Hein ! fit l'héritier abasourdi.

— J'ai eu l'honneur de vous dire : M. le comte de Valnac.

Il n'était pas encore à bout de surprise, car il entendit Bourguignon ajouter :

— Quant à la belle dame brune, on l'appelle M<sup>me</sup> de Jozères.

Ainsi que pour le nom de M. de Valnac, Paul eut avoir mal entendu.

— M<sup>me</sup> de Jozères ? répéta-t-il.

— Oui, monsieur, cette belle dame brune était M<sup>me</sup> de Jozères, appuya le domestique.

— Quelle est cette femme ? Je veux savoir sa vie, ses actes, son passé ? s'écria Avril d'une voix frémissante d'impatience.

— Vous avez certain livre rouge qui vous les fera connaître.

— C'est vrai !

Mais la main que le jeune homme portait précipitamment à la poche où se trouvait le calepin fut saisie par le valet, qui lui dit d'une

voix grave : — Seulement, monsieur doit se rappeler qu'il a donné sa parole de respecter les personnes qui assisteraient à la messe de mort de M. de Saint-Dutasse.

Paul Avril eut un tressaillement de rage.

— Ainsi donc, reprit-il, cette M<sup>me</sup> de Jozères doit m'être sacrée ?



...s'appuyait sur le côté de la porte et regardait défilor les convives.

— Comme le comte de Valnac et Mlle Blanche d'Armangis oui, monsieur. Mais ne craignez rien, vous aurez assez rudement besoin avec les autres.

— Quels autres... où sont-ils ?

— Oh ! ils se feront bien vite connaître, car vous les verrez bientôt rôder autour de vous.

Et, avec un sourire, Bourguignon ajouta :

— Ils ont même déjà rôlé.

Cette phrase rappela au jeune homme l'incident de la porte.

— Ah ! oui, fit-il, j'y songe maintenant. Que t'a donc appris ce cheveu collé sur la porte ?

— Il m'a confirmé ce dont je me méfiais, c'est-à-dire que, pendant notre absence, quelqu'un viendrait ici faire une perquisition.

— Dans quel but ?

— Votre calepin, monsieur, ne contient qu'un simple récépissé. Il serait une arme parfaitement inoffensive, s'il n'était appuyé de certaines pièces justificatives...

— Et ces pièces sont ici ?

— Elles y étaient encore avant hier. Vous voyez que j'ai eu l'idée heureuse en les déposant ailleurs, puisque, tantôt, quelqu'un s'est introduit ici pour les soustraire.

— Et qui soupçonnes-tu ?

— Oh ! je n'ai pas besoin de chercher celui qui est venu se casser le nez ; il prendra le soin de se trahir lui-même.

Comme Bourguignon achevait de parler, la sonnette de la porte d'entrée fit entendre son tintement.

— Tenez, dit le valet en riant, celui dont nous parlons est peut-être le même qui sonne en ce moment. Mon acte de prudence lui a donné l'éveil et il veut se rendre compte du danger qui le menace.

— Va ouvrir, commanda Paul impatient de se trouver en présence du visiteur.

Le vieillard sortit pour gagner la porte d'entrée où retentissait un second coup de sonnette.

Déjà entraîné par les mystérieux événements de cette succession qu'il avait acceptée, Avril s'interrogea pendant ce court instant qu'il fut seul.

— Saint-Dutasse avait raison, se dit-il. Dans cette lutte il me faut veiller sans cesse, me méfier toujours de l'apparence. Qui m'eût dit que la femme, à la splendide beauté, que j'ai vue si pieusement agenouillée, était cette Mme de Jozères qui me poursuit de sa haine ? Aurais-je pu croire que ce beau gentilhomme si fier d'allures, fût le trivial héros de basstringue qui assassina dans l'ombre ? Et ces deux-là, je dois les épargner quand ils me menacent ! Où vais-je ? ne serait-il pas prudent de reculer quand il en est encore temps ?

Mais s'il renouait, Paul songea qu'il lui faudrait se remettre la corde au cou et, si résolu qu'il était deux jours auparavant, il ne se sentait plus maintenant le même mépris de la mort.

— Pas de faiblesse, le sort en est jeté. Le danger arrive, attendons-le de pied ferme, murmura-t-il en voyant reparaitre Bourguignon.

— Une visite pour monsieur, dit le laquais à mi-voix.

— Un ennemi, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus ennemi.

— Son nom ?

— M. Perrier... notre propriétaire... celui qui fait crédit de vingt trois années de loyer... Cette indulgence vous indique

suffisamment à quel point il devait exécuter le chevalier. Sa haine est un des plus beaux lots de votre héritage.

Bourguignon avait débité tout cela en souriant.

— Je vais le rejoindre au salon, dit Paul en marchant vers la porte.

Mais il fut arrêté par le valet qui, secouant la tête, lui souffla vite :

— Oh ! pas au salon ! monsieur, pas au salon ! recevez-moi ce gaillard-là haut la main, sans cérémonie. A votre saug-râche, il comprendra tout de suite que vous le tenez par la crête et cela vous évitera un tas de préambules inutiles.

— Tu crois que c'est lui qui est venu fouiller le logis pendant notre absence ?

— Parbleu !

Et le vieux domestique se dirigea vers le salon afin d'aller chercher le visiteur. Mais il revint précipitamment sur ses pas pour ajouter :

— Surtout, monsieur, restez là, assis, bien à votre aise, ne vous levez pas pour le recevoir... il n'y est pas accoutumé... Cela dérangerait les bonnes habitudes que lui avait données M. de Saint-Dutasse, qui lui parlait comme à un chien savant. Maintenez les distances, monsieur, maintenez les distances... Un homme auquel on doit vingt-trois années de loyer n'est qu'un misérable.

— Bien, fit Paul qui, souriant à ces étranges recommandations, s'installa au coin de la cheminée de la chambre à coucher où se passait la scène.

Dix secondes après, il vit apparaître un homme de taille moyenne, un peu gros, dont le visage coloré annonçait le tempérament sanguin. Front bas, nez court et écorché, bouche large, gros favoris grisonnants, tout cela composait à M. Perrier une assez commune figure.

Un certain air de bonhomme répandu sur cette face pouvait tromper celui qui n'aurait pas lu dans les yeux. Gris et dur, ces yeux, dont M. Perrier s'efforçait d'atténuer l'expression par un clignotement affecté des paupières, brillaient d'un éclat qui trahissait la colère et la cruauté.

C'était, paraît-il, pour le propriétaire, le quart d'heure de la colère. car, sans doute impatienté d'avoir attendu, il entra le front contracté, la tête relevée et murmurant assez haut pour être entendu :

— Enfin ! ce n'est pas malheureux !

— Ah ! monsieur Perrier, je crois ? fit Avril d'un ton insolent traînard.

A coup sûr le propriétaire avait voulu se présenter en maître, mais son aplomb parut s'affaïsser à la réception qui lui était faite par ce jeune homme, de lui inconnu, qui, à demi couché sur son fauteuil, ne se remuait pas même pour lui faire le geste de prendre une chaise.

Il resta muet et vissé sur le parquet.

— Eh bien, cher monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? Dites vite, car j'aime peu les longs discours, continua Paul de sa plus impertinente voix.

Derrière M. Perrier se tenait Bourguignon tout heureux de voir son nouveau maître si bien profiter de ses leçons.

Le propriétaire sembla chercher à vaincre le premier mouvement de frayeur que lui avait inspiré cette réception. Il pensa qu'il avait peut-être tort de trembler trop vite et voulut faire preuve de fermeté :

—Je suis le propriétaire, dit-il d'un ton rauque, et j'ai besoin de cet appartement que M. de Saint-Dutasse...

—Mon pauvre oncle ! interrompit Avril.

M. Perrier recula de trois pas en arrière et, tout effaré, s'écria :

—Votre oncle ! Le chevalier avait un neveu ?

—Comment ! mon oncle ne vous a jamais soufflé mot de moi, Perrier ? Ah ! c'est bien extraordinaire ! car il ne cessait de me parler de vous... et avec détails... d'énormes détails. Perrier par-ci, Perrier par-là... il m'en a tant dit que, quand il est mort, il n'avait plus rien à m'apprendre.

L'empire que M. de Saint-Dutasse avait exercé sur son propriétaire devait s'appuyer sur un terrible secret, car, en entendant le prétendu neveu dire que le défunt avait tant causé sur son compte, il était devenu livide et tremblait sur ses jambes.

Il tenta d'amener à ses lèvres un sourire, que l'effroi transforma en une laide grimace, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre mielleuse, il balbutia :

—Mais cet excellent chevalier n'a pu vous parler de moi que comme d'un ami dévoué... toujours disposé à lui être agréable... et qui l'a prouvé.

—Ah ! oui, fit négligemment Avril, vous voulez parler de ces vingt-trois années de loyer. Sachez, Perrier, que nous continuerons aux mêmes conditions ?

Malgré l'horrible rage qui le torturait au cœur, le propriétaire grimaca un nouveau sourire et répondit avec empressement :

—Je serai heureux de payer ce tribut à une bien regrettée mémoire.

—Pourquoi à une mémoire ? dit sèchement l'héritier, pourquoi pas à moi personnellement, puisque je vous ai dit que je remplace mon oncle en tout et pour tout ?

Et, appuyant sur les mots, le jeune homme répéta :

—En tout et pour tout... comprenez moi bien, Perrier.

Tou, en riant d'un rire muet, Bourguignon, derrière le dos du propriétaire, ne cessait d'approuver de la tête.

A la dernière phrase du jeune homme, Perrier s'était involontairement courbé. Il se redressa tout confit d'une douceuse politesse.

—Puisque vous remplacez votre oncle en tout et pour tout, je crois inutile de vous rappeler qu'il daignait venir souvent s'asseoir à ma modeste table de famille. Après la triste cérémonie de ce matin, la solitude est amère. Si vous permettez à ma famille et à moi de tenter de vous distraire un peu ce soir de votre légitime douleur, je serais heureux de vous voir occuper cette place du pauvre défunt.

Avril interrogea Bourguignon du regard.

—Acceptez, fit le valet de la tête.

Cette courte et muet scène avait nécessité un silence que le propriétaire attribua à l'hésitation et, pour la vaincre, il ajouta :

—Vous trouverez chez moi d'autres sincères amis de votre oncle... M. et Mme de Jozères, qui sont de mes convives.

Si Paul avait un peu hésité à tenter l'aventure, il fut promptement décidé par ce nom.

—Accepté, fit-il. Maintenant je ne vous retiens plus, mon cher.

A ce congé sec, le propriétaire s'inclina sans broncher et il ajouta ces derniers mots :

—Six heures, quai Voltaire, 26. J'ai hâte d'annoncer ce plaisir à Mme Perrier.

Et il se retira accompagné par le domestique qui, après

avoir refermé la porte de l'appartement sur lui, revint à la hâte près de son jeune maître.

—Quel est cet homme ? demanda vivement Paul.

—Un vrai monstre !

—Et que fait-il ?

—Il a été un médecin de grand talent. Maintenant il est fort riche et n'exerce plus... quo de loin en loin... quand sa sûreté l'exige.

—Qu'entends-tu par là ?

—Dame ! dit le paisible Bourguignon, c'est chez lui qu'on apprête les cardons à la moelle.

L'héritier fit un bond de surprise.

—Et tu m'as engagé à accepter son dîner ? s'écria-t-il.

—Oh ! tant qu'il n'aura pas bien vu clair dans votre jeu et qu'il ne sera pas positivement assuré qu'il est en votre main, vous n'avez rien à craindre de lui. Marchez sans hésitation. Seulement, quand vous serez dans la maison, il est une personne que je vous recommande de bien étudier.

—Comment la nommes-tu ?

—La Cardoze.

—Quelle est-elle ?

—C'est la bonne du ménage.

#### IV.

Bien avant l'heure dite, Paul Avril se mettait en route pour le quai Voltaire, non sans avoir reçu les dernières recommandations du fidèle Bourguignon.

—Votre début est heureux, lui avait-il dit. Par Perrier et ceux qu'il reçoit dans son intimité, vous pouvez obtenir la réalisation de toutes vos espérances... sans avoir besoin de courir d'autres aventures.

—Bon ! je pars. Je vais aller en flânant, car j'ai encore du temps devant moi.

—Non, arrivez en avance, au contraire. En se présentant trop tôt, on surprend son monde, et l'improviste vous révèle quelquefois des détails bons à noter.

Là-dessus, l'héritier était parti, et vingt minutes plus tard il arrivait à l'adresse indiquée.

Dans une de ces maisons à vastes appartements comme il en existe encore sur le quai Voltaire, le ménage Perrier occupait un spacieux premier étage.

Un domestique en superbe livrée reçut le jeune homme et le conduisit au salon où un visiteur l'avait déjà précédé.

Ce premier arrivé, qui pouvait avoir la quarantaine, était un tout petit homme, rond comme une boule, bouffi, rose, frais, une sorte de poupard, cravaté de bleu tendre, dont la mise beaucoup trop jeune rendait encore plus grotesque le remarquable embonpoint.

En apercevant le valet qui introduisait Avril, le nabot obèse se leva vivement du fauteuil qu'il occupait au coin du feu et, d'une voix de crécelle, il demanda tout grincheux :

—Ah ça, mon garçon, tu as donc oublié de m'annoncer à tes maîtres ? Voici vingt minutes que j'attends ici sans voir venir personne.

—Excusez-moi, monsieur Caduchet, mais M. Perrier est absent. Il était parti tantôt en disant qu'il dînerait en ville. Deux heures après, il est revenu subitement. Tout était changé. C'était lui, au contraire, qui offrait un grand dîner... un dîner impromptu. Après avoir donné ses ordres, il est reparti pour

inviter M. de Jozères en nous disant : " Si M. Caduchet se présente, priez-le de rester à dîner. "

Tout en écoutant, le petit gras avait placé sa main en coupe à son oreille, ce qui indiquait chez lui que l'ouïe était quelque peu dure. Aussi pour se faire entendre le domestique avait été obligé d'élever le ton de cette confidence, dont Paul ne perdait pas un mot.

Tous ces détails révélés lui prouvaient que Perrier avait menti quand lui avait parlé du dîner qu'il donnait le soir. Avant sa visite chez le jeune homme, il ne pensait nullement à recevoir. C'était donc en sentant un danger qu'il avait inventé ce moyen d'attirer Paul chez lui et qu'il s'était mis en quête d'alliés en courant inviter au plus vite les époux Jozères.

—Bourguignon était dans le vrai, se dit-il. En arrivant juste à l'heure, je perdais ce détail important. Il m'est prouvé que ce dîner improvisé est un appel aux armes poussé par Perrier surpris et tremblant.

Cependant le dialogue s'était pour-uivi entre le domestique et le sourd Caduchet :

—Pourquoi n'as-tu pas annoncé à Mme Perrier que j'étais au salon ? Est-elle donc aussi sortie ?

—Vous savez bien que madame garde à peu près continuellement la chambre. C'est tout au plus si elle a la force de se traîner jusqu'à la salle à manger.

—C'est vrai. Pauvre dame ! prononça Caduchet dont la petite voix criarde parut s'attendrir.

Mais l'émotion fut de courte durée chez le gros bon-homme qui, l'œil tout émerillonné et après avoir promené le bout de sa langue sur ses lèvres, demanda d'un ton plein de gourmandise :

—Alors on va mettre les petits plats dans les grands ?

—Depuis deux heures, Mlle Cardoze est sur le dos de la cuisinière pour tout surveiller.

—Ah ! cette bonne Dodoze ! fit Caduchet enchanté, alors ce sera un vrai dîner sérieux. Et, avec les Jozères, qui encore ?

—Monsieur a fait porter un billet à Mme veuve Pillois. C'était sans doute une invitation.

A ce nom, le petit homme se redressa comme un coq et Paul, étonné, l'entendit murmurer d'une voix pleine de fatuité :

—Cette chère Mme Pillois !

—Diable ! pensa l'héritier, il m'a l'air d'être aux mieux avec la dame Pillois.

Un coup de sonnette à la porte d'entrée, qui annonçait un nouvel arrivant, rompit l'interrogatoire. Le domestique s'élança pour aller ouvrir et bientôt une dame apparut dans le salon.

Autant Caduchet était gras, autant cette dame apparaissait maigre et sèche dans sa disgracieuse et ridicule mise qui lui plaquait sur le corps. Sa jaune figure, aux yeux éraillés, était encadrée par deux touffes de cheveux dont le ton, par trop noir, accusait la teinture à haute dose.

Malgré cet artifice pour cacher son âge, on pouvait hardiment donner la cinquantaine bien passée à cette longue perche, qui entra en faisant cliqueter les grappes d'une verroterie onore, plantées dans ses cheveux et qui, à chaque mouvement, rendaient un son de chapeau chinois.

Un sourire, qui découvrit ses dents aiguës, crispa son visage à la vue de Caduchet. Bras tendus, bouche en cœur, l'obèse bonhomme, roulant à sa rencontre, s'était précipité sur une de ses mains décharnées et il allait y poser ses lèvres charnues, quand elle la retira bien vite en lui murmurant tout effarouchée :

—Y pensez-vous, Thomas ? On nous regarde.

Le sourd n'entendit pas un mot, mais il comprit le geste qui lui désignait Avril et, immobilisé par la surprise, les lèvres plissées en baiser et la main en pigeon vole, il resta sur un pied, arrêtant ses gros yeux ronds et hébétés sur le jeune homme qui avait assisté à son élan de galanterie.

Le fait était que Thomas Caduchet avait complètement oublié que le domestique qu'il venait d'interroger avait introduit un visiteur avant l'arrivée de la dame.

La situation du burlesque individu aurait pu se prolonger si l'entrée du maître de la maison n'était venue mettre fin à son embarras.

Soit qu'il eût raisonné sa peur depuis son entrevue avec Avril, soit qu'il se sentit plus maître sur son propre terrain, Perrier, ou, pour mieux le nommer, le docteur Perrier arrivait moins humble devant le jeune homme.

A la vue de ces trois personnes réunies en son salon, il s'avança vers elles, et, désignant de la main le gros homme et la maigre dame :

—Mme veuve Pillois, M. Caduchet, dit-il.

Puis, présentant le jeune homme à son tour :

—M. Paul Avril, le neveu de notre bien regretté chevalier.

En même temps qu'il prononçait ces mots, le docteur Perrier tournait vivement la tête vers la porte du salon où venait d'apparaître un nouveau personnage au-devant duquel il s'avança en s'écriant :

—Est-ce que vous venez seul ?

Caduchet était également allé à la rencontre de l'arrivant pour lui tendre la main.

Paul, resté seul auprès de Mme Pillois, s'était mis à examiner ce survenant.

Tous ces mouvements s'étaient exécutés avec une telle promptitude que trois secondes à peine s'étaient écoulées depuis que Perrier, en le présentant, avait prononcé le nom de Paul Avril. Un bruit subit et étrange fit que le jeune homme, dont les yeux s'étaient dirigés vers le dernier venu, ramena vivement son regard sur la veuve Pillois, avec laquelle il était demeuré à l'autre extrémité du salon.

Ce bruit, imitation du chapeau chinois, était causé par un épouvantable cliquetis des grappes de verroterie de la dame dont la tête était secouée par un convulsif tremblement. Ses yeux, aux paupières rougies, s'arrêtaient effarés sur l'héritier.

En se voyant observée, Mme Pillois sut, en clignant des paupières, éteindre son regard, mais elle ne put dompter le tremblement de tête qui continua son charivari.

—Est-ce mon nom qui a produit un pareil trouble ? se demanda Avril.

Et s'adressant à la veuve :

—Vous paraissez souffrir, madame ? dit-il.

Mme Pillois tenta d'esquisser un sourire et répondit en cherchant à affirmer sa voix :

—Oh ! ce n'est rien, monsieur, un simple spasme d'estomac. Quand je ne dîne pas à mon heure bien régulière, je deviens nerveuse.

Paul parut croire à cette explication.

Cependant le nouveau personnage avait descendu le salon vers Paul en répondant à Perrier :

—Non, docteur, je ne viens pas seul. Ma femme est allée embrasser Mme Perrier dans sa chambre, nous retrouverons ces dames à la salle à manger.

Celui qui parlait ainsi était un vieillard sévèrement habillé

de noir et cravaté de blanc. Sa belle tête bien grave, couverte d'abondants cheveux blancs très-coquettement arrangés, sa démarche calme, ses manières distinguées, tout trahissait en lui l'ancien magistrat.

— Une figure d'honnête homme, pensa Avril en le voyant arriver à lui.

Après avoir d'abord présenté Paul, le docteur, en désignant l'inconnu, ajouta :

— M. de Jozères, mon gendre.

Les deux présentés se saluèrent.

Mais, tout en s'inclinant, le jeune homme surpris se disait :

— Son gendre ! le gendre serait-il aussi coquin que le beau-père ?... Ce Jozères pourrait être le père de sa femme... une si jeune et jolie femme à pareil vieillard !

Les saluts s'achevaient quand l'organe désespéré de Caduchet se fit entendre :

— Ah ça, docteur, quand dînerons-nous enfin ?

Comme une réponse à cette question, la porte qui séparait le salon de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et une voix annonça :

— Monsieur est servi.

— Bravo ! ma bonne Dodoze, cria joyeusement Caduchet qui, le bras arrondi, s'élança en galant chevalier vers Mme Pillois.

À ce nom de Dodoze, qui n'était qu'une amicale abréviation, Paul se dit :

— C'est la Cardoze que Bourguignon m'a tant recommandé d'étudier.

Et, après avoir cédé le pas à M. de Jozères qui le lui offrait, il passa la porte à côté de laquelle cette femme attendait pour en refermer les battants après l'entrée de tous les convives.

— Mazette ! pensa-t-il au premier coup d'œil, la Cardoze est une plantureuse douzelle qui, dans son temps, a dû trouver des amateurs.

Haute et solidement campée, taille fine sur des hanches rebondies, le corsage bien plein, la Cardoze, sous une forêt de cheveux noirs teintés de fils blancs, offrait une tête aux traits un peu forts, mais régulièrement beaux. Les lèvres rouges, les sourcils noirs, le teint mat, l'oreille fine et colorée par un sang encore plein de sensuelles ardeurs, telle était cette fille qui ne cachait pas son âge, car, à ceux qui lui donnaient trente ans au plus, elle avouait franchement ses quarante-deux années.

D'une excessive simplicité, son costume était savamment coupé pour faire valoir celle qui le portait. En sa jeunesse la Cardoze avait dû être une de ces magnifiques créatures auxquelles les hommes sacrifient leur fortune, leur vie et, qui pis est, leur honneur.

Une énergique volonté, sans scrupules comme sans terreurs, devait s'abriter sous le front large de cette femme qui, au moment où nous la présentons, s'appuyait sur le côté de la porte, dans une pose mollement lascive, en regardant défilier les convives.

Quand vint le tour de Paul, la nature sauvage de cette fille parut se réveiller. Son grand œil dur et menaçant plongea dans les yeux du jeune homme qui l'examinait au passage.

— Bourguignon avait raison. Méfions-nous ! la Cardoze est une maîtresse femme, pensa l'héritier qui se sentit involontairement troublé.

Le docteur Perrier arrivant dernier à la suite de ses invités, la Cardoze ferma la porte derrière lui. Mais, dans ce mouvement qui la rapprocha de son maître, il y eut entre elle et le

médecin un court et bas échange de paroles dont le chuchotement parvint à l'oreille attentive d'Avril qui se retourna aussitôt. En surprenant, attaché sur sa personne, le double regard baineux du maître et de la servante, il comprit qu'il venait d'être question de lui.

— Il paraît que la Cardoze sait à quoi s'en tenir à mon sujet ; on m'a recommandé au prône, se dit-il.

Ainsi que l'avait annoncé M. de Jozères, sa femme et Mme Perrier les attendaient dans la salle à manger.

Appuyée d'une main sur le dossier d'un siège, se soutenant de l'autre sur le bras de sa fille, Mme Perrier semblait être épuisée par l'effort de se tenir debout pour recevoir ses convives.

— Asseyez-vous donc, chère amie, nous vous en prions tous. Je vais moi-même placer notre monde, proposa affectueusement Perrier.

L'épouse n'insista pas et se laissa tomber sur la chaise que lui avança promptement sa fille.

Rien de plus navrant que la vue de cette pauvre femme minée par une maladie de consommation qui paraissait approcher du terme fatal.

Avaigrie par la souffrance, animée d'un dernier souffle qu'on entendait siffler dans sa poitrine au moindre effort, elle devait avoir conscience de son état, et sur son visage même se lisait la résignation. Bien qu'elle fût loin encore de cet âge où la vie est un fardeau, car elle n'avait dépassé la quarantaine que de deux ou trois années, on voyait que la malade attendait la mort comme une délivrance.

Mme Perrier avait dû être belle, mais de cette beauté sympathique et douce qui charme sans jamais provoquer des excès de passion brutale, tels que la Cardoze avait pu jadis en inspirer. De ses charmes passés, la mourante n'avait conservé qu'une abondante chevelure d'un blond doré et de grands yeux bleus où se lisait une extrême bonté.

En même temps qu'il examinait la maîtresse de la maison, l'héritier n'avait pu faire autrement que de voir sa fille, Mme de Jozères, qui se tenait auprès d'elle.

— Ah ! mon ennemie ! se dit-il à la vue de celle que, depuis quarante-huit heures, le sort amenait pour la troisième fois devant lui.

Et le dégoût lui monta au cœur en songeant que sous ces traits charmants, sous ce modeste et doux maintien se cachait la femme qui, froidement, avait ordonné un meurtre à son laquais Bricard et à Toto l'Arsouille.

À l'entrée d'Avril, Mme de Jozères, comme le matin à l'église, avait tressailli, puis, pour cacher son trouble, elle s'était montrée plus empressée auprès de sa mère.

Fût-ce pour éviter une fatigue à la malade, fût-ce le résultat d'un oubli ou d'un parti pris, le docteur négligea de présenter le jeune homme à sa femme et s'occupa, ainsi qu'il l'avait dit, de placer ses convives.

De lui-même, le grave M. de Jozères, comme si cette place lui était habituelle, avait été se mettre à la droite de Mme Perrier.

Déjà le médecin indiquait la gauche de sa femme à Avril, quand Mme de Jozères, qui ne vit sans doute pas le geste, parut se disposer à s'y asseoir.

— Ah ! tu veux te mettre près de ta mère, Léontine... Reste, mon enfant, dit le docteur.

— Moi entre deux dames ! s'écria le sourd et gras Caduchet qui, entraînant la veuve Pillois toujours accrochée à son bras, s'installa d'autorité entre elle et Mme de Jozères.

Il semblait que le hasard eût bien servi Perrier, car, désignant à Paul la chaise voisine de M. de Jozères, il ajouta :

— Alors là, cher monsieur, entre mon gendre et moi. Et, le dernier, il se plaça entre Avril et Mme Pillois.

— Diable ! je suis gardé à vue ! la manœuvre a été adroitement conduite, pensa le jeune homme en se voyant ainsi casé entre les deux hommes.

Debout près d'un buffet sur lequel les plats arrivaient un à un, hors par un guichet, la Cardoze servait et découpait, commandant à deux grands laquais, vêtus de noir, qui circulaient autour de la table sous la surveillance de ce maître d'hôtel en jupons.

Le moment du potage eût été silencieux sans le claquement des verrieres de la veuve Pillois dont les coups de tête allaient leur train. Depuis qu'elle avait entendu prononcer le nom de Paul Avril, la sèche créature n'avait pu maîtriser sa musique de chapeau chinois.

A sa dernière cuillerée de potage humée, Paul vit un goulot de bouteille s'incliner sur un des verres placés devant lui et la voix d'un laquais prononça ce seul mot :

— Madère.

— Madère, vrai " côté sud ", garanti par acte de consulat. Votre pauvre oncle l'aimait beaucoup, appuya le docteur en tendant à son tour son verre au servant.

— C'était un fin connaisseur, votre digne oncle, ajouta M. de Jozères en inclinant vers le faux neveu sa vénérable tête blanche.

— Oui, il appréciait fort ma cave, continua Perrier.

— Et votre cave... et votre cuisine, car dans ces derniers temps il m'a beaucoup parlé de cardons à la moelle que, paraît-il, on accommode chez vous d'une façon toute particulière, dit l'héritier qui voulait ramener le médecin à une situation qu'il paraissait avoir oubliée.

Perrier reposa brusquement son verre sur la table sans souffler mot.

M. de Jozères parut ignorer le sens caché de la phrase, car il s'interrompit de siroter son madère à petits coups pour s'écrier naïvement :

— Le fait est que dans nul endroit je n'ai mangé d'aussi excellents cardons que chez vous, mon cher ami.

Paul avait parlé assez haut pour être entendu de l'extrémité de la salle. Quand il leva les yeux pour juger de l'effet de ses paroles sur les autres personnes, son regard rencontra celui de la Cardoze attaché sur lui.

— J'ai fait coup double, se dit-il, maître et servante sont touchés.

Mme de Jozères ne devait avoir rien compris, car, tout occupée de sa mère, elle lui prodiguait ses soins. Elle encourageait tout bas la malheureuse femme qui, après trois ou quatre gorgées de potage, s'était affaissée sur sa chaise et, les dents claquantes, se tenait repliée sur elle-même, épaules rentrées et bras en croix sur la poitrine comme si elle souffrait du froid.

— I a a cruauté à forcer cette femme d'assister à notre repas, pensa Paul.

Et se tournant vers le docteur qui, maintenant, demeurait sombre à ses côtés, il lui demanda :

— Mme Perrier ne vous semble-t-elle pas trop souffrante pour rester plus longtemps avec nous ?

— Douce et chère âme ! c'est elle-même qui a exigé cette distraction à ses souffrances, répondit tout bas le docteur d'une voix dououreusement attendrie.

Puis élevant le ton :

— Léontine, dit-il à Mme Jozères, si ta maman désire rentrer dans sa chambre, veux-tu être assez gentille pour lui faire société ? On te portera ton dîner.

A ces mots la malade sembla se ranimer et, témoigna, pour s'éloigner, un empressement qui ne justifiait guère ce désir d'une distraction que lui avait prêté le docteur.

Tout de suite, Mme de Jozères s'était penchée pour soulever sa mère, mais elle pensa n'être pas assez forte et se tourna vers la Cardoze :

— Viens m'aider, dit-elle.

— Non, non, non, fit tout à coup d'une voix sifflante et saccadée Mme Perrier dont le visage exprimait un sentiment de profonde répulsion.

Et, se redressant d'un convulsif effort, elle s'attachait pante-lante au cou de sa fille en balbutiant :

— Toi seule ! par pitié, toi seule !

A l'appel de Mme de Jozères, la Cardoze avait fait trois pas qui la mettaient sur le passage des deux femmes. Au lieu de se reculer, elle resta sur place, muette, couvant d'un regard de fauve, jusqu'à sa sortie, la mourante qui s'éloignait au bras de sa fille. Puis quand la porte se fut refermée, elle tourna son oeil farouche sur Perrier et le regarda fixement comme si elle le rendait responsable de ce qui venait de se passer.

— Cette pauvre Cardoze aura commis la grosse faute de servir quelque tisane froide à Mme Perrier... de là, grande colère contre elle... Les malades sont quelquefois de vrais enfants injustes, murmura M. de Jozères pour donner le change à Avril qu'il avait vu suivre attentivement la scène.

Le docteur avait reçu sans broncher le regard de la Cardoze, puis, d'un clin d'oeil, il lui avait désigné l'héritier. La violente créature comprit cet appel à la prudence et, domptant sa rage, elle revint au buffet et reprit son service.

— Est-ce que ces dames s'absentent pour aller faire un petit plat sucré ? demanda Caduchet qui n'avait rien vu ni compris.

Après un court silence qui permit d'entendre le chapeau chinois de la tête toujours branlante de la veuve Pillois qui restait insensible aux petites mines du galant Thomas, Avril renoua la conversation tombée :

— Ne reverrons-nous pas Mme de Jozères ?

— J'en doute, dit le mari, elle attendra sans doute que la crise de sa mère soit calmée.

— Je le regrette, j'aurais voulu la remercier.

— Pourquoi ?

— Pour avoir bien voulu assister ce matin à la messe d'enterrement de mon oncle.

— C'est vrai... et j'ai été désolé de ne pouvoir aussi l'accompagner, mais j'en ai été empêché par des démarches à propos d'un de mes domestiques qui, l'avant-dernière nuit, a été assassiné.

— Vraiment ! s'écria Perrier surpris.

— Oui, mon cher, vous vous souvenez de Bricard. C'est ce pauvre diable. La police l'a relevé étranqué.

— Où donc ? interrogea le docteur.

— Précisément à la porte de votre propriété de la rue de la Victoire.

— Est-ce vrai ? fit le médecin en se tournant vers Avril qui, habitant la maison, pouvait confirmer le dire de Jozères.

— Oui, le portier Mathis m'a parlé de ce crime.

— De sorte que ce matin, continua de Jozères, il m'a fallu aller reconnaître le défunt à la Morgue, puis de là me rendre

chez le commissaire de police ; ensuite au parquet... qui m'a renvoyé à demain, entre parenthèse... Enfin ma matinée a été si bien prise que je n'ai pu assister à l'enterrement de ce cher de Saint-Datasse.

Cependant Perrier avait cherché à se rappeler la figure du valet assassiné.

—Bricard, reprit-il, n'est-ce pas ce valet qui vous avait été adressé par Mme d'Armangis... un assez gros homme sanguin, à énormes favoris ?

—Précisément. Ma femme aimait assez ce Bricard qu'elle trouvait empressé à son service. Quant à moi, j'avais moins à me louer de ce domestique qui était bien le plus franc musard connu. Une course de dix minutes lui durait deux heures... et à tous moments il décampait pour aller flâner je ne sais où... sans doute chez les marchands de vins du quartier. Je ne le gardais que par égard pour Mme d'Armangis qui me l'avait recommandé. De plus il était têtue... oh ! mais têtue comme un vrai Picard qu'il était.

Et, s'adressant à la sêche veuve, M. de Jozères ajouta :

—Oui, il était Picard... un de vos pays, Mme Pillois.

A cette phrase, la musique de la dame, qui n'avait pas cessé depuis le commencement du dîner, redoubla son tapage. Les verroteries sonnèrent bruyantes au convulsif tremblement de tête dont elle ponctua cette réponse balbutiée :

—Ah ! le malheureux assassiné était d'Amiens ?

—Amiens ? fit naïvement M. de Jozères, je croyais vous avoir entendu dire que vous étiez de Beauvais.

—Non, non, d'Amiens, insista la veuve dont, involontairement, le regard rapide se tourna vers Avril.

—Décidément, je ne suis pas un étranger pour cette femme pensa le jeune homme.

Et, pour vérifier ce soupçon, il se hâta de dire :

—Beauvais ? mais, moi aussi, je suis presque un pays de la victime, car j'ai passé ma première enfance aux environs de Beauvais.

A ces mots, Mme Pillois fit entendre un violent coup de chapeau chinois, et la cuillerée de crème qu'elle allait porter à sa bouche se répandit sur le corsage de sa robe.

—O belle entre les belles ! veuillez permettre ! s'écria l'empressé Caduchet, témoin de cet accident.

Et, la serviette au poing, il s'élança pour essuyer la crème qui décorait la poitrine de la veuve. Mais, tout à coup, sa main retomba pudique comme si elle hésitait.

—Les dieux mêmes n'oseraient se permettre une pareille licence ! soupira le chaste Caduchet en retombant sur sa chaise.

Malgré les sombres angoisses qui le torturaient, la grotesque pantomime du pudibond Thomas arracha un sourire à Perrier, qui murmura assez haut pour être entendu de Avril :

—Il voit toujours la veuve avec ses yeux de dix-huit ans !

—Bon à noter ! se dit encore le jeune homme qui, à mesure qu'elles se produisaient, casait toutes ses observations dans sa mémoire.

A ce moment la Cardoze, qui s'était absentée à l'apparition du dessert, faisait sa rentrée.

—Ces messieurs prendront-ils le café au salon ? demanda-t-elle d'une voix brève en s'approchant du docteur.

—Oui, fit Perrier.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

## LE COUTEAU DE NISSA

L'histoire n'est pas longue, dit Albert Delpit en commençant. Et, de fait, elle tient dans sept feuillets de la "Revue des Deux-Mondes." L'auteur des *Maucroix*, n'aime pas à s'attarder en route, comme on sait. En sept pages, il a trouvé le moyen d'impressionner vivement et de faire frissonner ses lecteurs.

Son héros — Gaston, tout court — envoyé en mission en Perse, par le ministre des beaux arts, rencontre dans les rues d'Ispahan, presque au moment de son départ, une jeune femme en litidre.

"D'ordinaire, les Persanes ressemblent à des paquets, dans la rue. Elles sont voilées naturellement, ou plutôt elles portent sur la tête une sorte de rideau, avec des rayures, qui leur couvrent le visage. Par exception, la Persane que je rencontrai laissait voir une taille gracieuse et bien cambrée. J'apercevais ses yeux, très grands, luisants comme une braise. Mon cheval allait au pas et suivait très lentement la chaise à porteurs. Il me sembla que l'inconnue se retournait une ou deux fois."

Un jour, Gaston se trouvait sur le pont de Djouffa, une des plus belles choses qui existent au monde, un pont de trente trois arches sur le Zend-Dehrout, avec le sertip — le préfet de police d'Ispahan — lorsque la chaise à porteurs de la belle inconnue vint à passer. Elle se pencha à demi hors de la chaise et laissa tomber son mouchoir sur le pavé.

Le sertip apprit à Gaston que l'inconnue se nommait Nissa, femme d'un marchand fort riche, célèbre par sa violence et sa jalousie.

Nissa dépêcha une duègne à Gaston, et l'envoyé du ministre des beaux-arts arrive chez elle, les yeux bandés, escorté par la vieille.

"Nissa pouvait avoir dix sept ou dix huit ans. Les cheveux noirs, touffus, rappelaient ceux de la Salomé de Regnault, retombant sur la nuque puissante et les épaules. Le visage, légèrement ambré, avait des reflets de nacre changeants. Mais je fus frappé surtout par l'opposition étrange des dents très blanches et des yeux très noirs. Les cils, le tour des paupières et les lèvres étaient peints. Elle souriait en me regardant de ses yeux éclatants et tranquilles. Je me rappelais les paroles du sertip et je songeais que cette femme-là ne paraissait guère effrayée ! Cependant, elle me prit la main, et me faisant asseoir sur le sofa :

—Mon mari est parti pour Téhéran, dit-elle ; nous avons le temps de nous distraire.

Elle parlait anglais avec un accent guttural prononcé ; puis elle frappa sur un petit tambour avec une baguette de cuivre, et l'on apporta le café. Ensuite, elle se mit à parler d'une voix rapide, mêlant les mots, me disant qu'elle s'ennuyait beaucoup et qu'elle m'avait remarqué de suite. Et, en même temps, ses yeux se faisaient plus tendres, sa main serrait plus doucement la mienne. Elle se rapprocha encore de moi ; soudain elle m'enlaga étroitement, collant ses lèvres sur les miennes. Sa fièvre me brûlait ; une langueur excitante courait dans mes veines. Je commençais à perdre la tête quand un bruit se fit entendre dans la pièce voisine. Brusquement, elle s'arracha de mes bras et se dressa, toute droite, frémissante. Son demi abandon ses caresses, sa crainte subite, s'étaient succédés si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'analyser mes impressions. Toujours avec sa même vivacité gracieuse et féline, elle courut à la muraille ; là, sans hésiter, elle prit un petit couteau effilé qui



disparaissait à moitié dans sa manche. Elle se retourna vers moi et fit un geste énergique en disant : " Attends ! " Puis elle disparut derrière la tapisserie lourde.

Une inquiétude vague me prenait. Je me rappelais les avertissements du sertiip. J'avais été peut-être imprudent ! Soudain, le bruit recommença dans la pièce voisine. C'étaient des éclats de voix, puis une courte lutte, enfin le silence. Tout à coup la portière se souleva et Nissè reparut. Elle était toute pâle, si pâle que la nacre de son teint se fondait presque avec les perles de son collier. Elle se tenait à demi appuyée contre la muraille, comme une statue blanche appliquée sur le fond jaune de la draperie. Elle souriait toujours, et montrait dans le sourire ses dents aiguës de jeune louve. Elle fit quelques pas dans la chambre : le couteau et les mains étaient rouges.

—Grand Dieu ! qu'y a-t-il ?

—Rien, dit-elle.

Elle lança le couteau dans un coin, et, avec beaucoup de tranquillité :

—C'était mon mari. Il nous aurait tués. J'ai préféré prendre les devants. Viens m'aider à jeter le corps à l'eau.

Je restais immobile, la regardant avec épouvante. Alors elle me regarda, elle aussi, mais ses yeux exprimaient un mépris absolu. Et d'un accent que je n'oublierai jamais :

—Ces Français !... quels nerveux !...

Elle haussa les épaules et appela une servante, à qui elle commanda d'ouvrir la fenêtre. Puis, comme si elles faisaient une chose toute naturelle, toutes les deux soulevèrent le corps et le jetèrent dans l'eau du fleuve qui l'engloutit.

Ma foi, l'aventure devenait trop orientale pour un Parisien. J'avoue que je fus pris d'une terreur insensée. Et, sans demander mon reste, je me sauvai comme un fou.

Par où ai-je passé ? Je n'en sais absolument rien. Au bout de dix minutes, je me retrouvai dans la ville, que je traversai en courant, comme si j'étais poursuivi par une légion de diables. Arrivé chez moi, je m'enfermai à double tour, maudissant Nissè et toutes les houris de l'Orient !

Le lendemain, le sertiip parla à Gaston de la disparition d'Astoulla, le riche marchand. Et le regardant bien en face, il ajouta avec une paisible tranquillité :

—Dieu est grand !...

—Bébé essaie de dresser Tom, un jeune chien dont il ne peut venir à bout. Hier, il voulait lui faire manger une orange, mais Bébé avait beau insister, Tom se refusait à manger le morceau. Alors, Bébé, de sa grosse voix :

—C'est bien, monsieur ! vous n'aurez pas de dessert !

\*\*\*

—Entre médecins.

—A ! mon cher ! j'ai un malade !... Que le choléra l'emporte ! je l'ai soigné pour une maladie très grave, dont le traitement m'a demandé beaucoup de recherches, et figurez-vous que mon homme ne veut pas payer.

—Ah bah !... Et comment l'avez-vous traité ?

—... de polisson, monsieur !

\*\*\*

—A propos, un assez curieux dicton annamite sur les Chinois : " En Chine, tout est à l'envers, c'est pourquoi la queue des Chinois leur pousse sur la tête. "

## PRIMES !

### AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, que tel plus haut décriit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an, celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 au 1<sup>er</sup> Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit:—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 20 cents en plus par année.

Aux agents: 15 cents la douzaine et 20 cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Péque, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *Le grand Halc, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, Les Filles de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884)—jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet—*Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)

VITAL CASSAN, dessinateur et graveur sur bois, est maintenant au No 475 rue Craig, bureau du *Feuilleton Illustré*.